

Québec français



L'homme blanc ou l'art de la fiction

Perrine Leblanc, *L'homme blanc* [Montréal], Boréal compact, 2013, 171[3] p. [1^{re} édition : Le Quartanier, 2010]

Aurélien Boivin

Number 170, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70493ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2013). Review of [*L'homme blanc* ou l'art de la fiction / Perrine Leblanc, *L'homme blanc* [Montréal], Boréal compact, 2013, 171[3] p. [1^{re} édition : Le Quartanier, 2010]]. *Québec français*, (170), 14–16.



Perrine Leblanc. Photo : Frédéric Duchesne (<http://ggbooks.canadacouncil.ca>)

Perrine Leblanc, *L'homme blanc*
[Montréal], Boréal compact, 2013,
171[3] p. [1^{re} édition : Le Quartanier,
2010].

Le premier roman de Perrine Leblanc, qui fut, au cours de son baccalauréat en études littéraires à l'Université Laval, collaboratrice à *Québec français*, a fait l'effet d'une bombe lors de sa parution. Publié aux éditions Le Quartanier, à Montréal, en 2010, puis sous le titre *Kolia*, en 2011, dans la prestigieuse collection « Blanche » de Gallimard, *L'homme blanc* vient d'être réédité (2013) sous son titre original dans la collection « Boréal compact ». Ce roman, encensé par la critique, a valu à la jeune auteure, qui était alors responsable des manuscrits chez Leméac, quelques prix et distinctions, dont le Grand prix du livre de la ville de Montréal, le prix du Gouverneur général du Canada, battant à l'arrivée Marie-Claire Blais et Louis Hamelin, et une victoire bien méritée au *Combat des livres* de Radio-Canada en 2011, brillamment défendue par l'ancienne danseuse étoile des Grands Ballets canadiens devenue chroniqueuse, Geneviève Guérard.

L'homme blanc ou l'art de la fiction

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

L'homme blanc raconte la vie de Nicolas Vladimirovitch, connu sous le prénom de Kolia, né en 1937 dans un camp de travail en Sibérie orientale sous le règne de Staline, à la suite du viol de sa mère. Devenu orphelin à l'âge de six ans, il tombe alors sous la protection de Iossif, un prisonnier d'origine suisse, qui lui apprend non seulement le russe, mais aussi le français et, surtout, le « code du zek » ou l'art de survivre au camp en huit points, complété plus tard par un neuvième (p. 28) : manger moins pour accoutumer son corps à la faim, pratiquer le troc avec les caïds en s'assurant d'en retirer toujours un avantage, éviter de se faire remarquer, sauf si l'on sent que l'on est le plus fort, pratiquer constamment le doute comme une véritable discipline, lire tout ce qu'on peut, même les inscriptions obscènes qui parsèment les murs du camp et penser qu'on est libre en imaginant les grandes villes (p. 24-25). Libéré à l'âge de seize ans, peu après la mort de Staline, grâce aux amnisties de Khrouchtchev, qui vient d'être nommé premier secrétaire du Parti (p. 30), Kolia

gagne par étapes Moscou, où il occupe un emploi dans les égouts de la ville, lui qui a été initié à cette senteur en s'occupant au camp « de vider les seaux communs et de récupérer les chiottes » (p. 17). Il se joint à une troupe de théâtre amateur et, après trois ans, il rencontre deux artistes qui l'initient au cirque, Pavel Petrov et son maître, Ilia Alexandrovitch Bounine. Après avoir fréquenté l'école du cirque (1961-1964), il devient rapidement une vedette en tant que clown muet incarnant dans la troupe le rôle d'un pickpocket-prestidigitateur. En acceptant ce rôle, il renoue alors avec son enfance, lui qui a appris à voler « pour la première fois à l'âge où les enfants apprennent à lire » (p. 13 et 142). D'ailleurs, ce métier de tire-laine qu'il pratique, même dans la vie de tous les jours pour se faire la main, lui vaudra une nouvelle réclusion. À sa sortie de la maison d'arrêt, où il a subi plusieurs sévices, il reprend du service dans un cirque de province, à Rostov, où il partage l'appartement de Bounine, sans renoncer à sa quête de Iossif, son mentor, disparu du camp sans qu'il sache ce qui

est arrivé à celui à qui il doit tout. Cette quête le mène finalement, le 20 juillet 1995, en Roumanie, où il peut enfin rendre hommage à son sauveteur, qui repose dans une fosse commune, après qu'il eût obtenu des renseignements d'un cinéaste allemand, que son mentor avait rencontré, et à qui il avait raconté l'histoire de Kolia, que le cinéaste a mise en film, tourné en Pologne et dans lequel, selon Kolia, il n'y avait aucun doute qu'il était le protagoniste.

LE TITRE

Il rappelle la deuxième partie du roman *Les enfants du paradis* de Marcel Carné, auteur pour lequel la jeune romancière ne cache pas son admiration. Ce titre rappelle aussi le costume de clown que revêt Kolia sur scène, sorte de mime à la Marcel Marceau « qu'on verrait en URSS en 1965 » (p. 79). Il jouera désormais le rôle d'« un filou muet, à peau blanche » dans un costume bien spécial (p. 82).

L'ESPACE ET LE TEMPS

L'intrigue de *L'homme blanc* se déroule en Sibérie orientale et en Russie, sur une période de près de soixante ans, depuis la naissance de Kolia dans un camp des Monts K, en Sibérie, sous le règne de Staline en 1937, jusqu'au milieu des années 1995, après la chute de Mikhaïl Gorbatchev et l'écroulement de l'ex-URSS. Dans les dernières pages, Kolia se rend en Roumanie, à une quarantaine de kilomètres de Bucarest, pour se recueillir sur la fosse de Iossif, son protecteur et mentor. Libéré en 1953 des *katorgas*, « ces travaux forcés compris comme châtement dans le système pénal de la Russie impériale » (p. 14), alors que Khrouchtchev, qui vient d'accéder à un haut poste dans le Parti, accorde l'amnistie aux prisonniers, Kolia emprunte la route de Magadan, laquelle « contient dans son ventre des ossements de prisonniers réduits en poudre » (p. 30). Il traverse ensuite toute la Sibérie en train pour s'installer d'abord à Khabarovsk (hiver 1953-1954), puis à Moscou, après avoir été réhabilité par les autorités au printemps 1954 (p. 33), où il est accueilli par Tania, la sœur de Iossif, et son compagnon, place Komsomolskaïa (p. 43). Grâce à elle, il parvient à dénicher du

travail dans les égouts de la ville (p. 46), puis comme ouvrier sous terre à l'emploi du Métro (p. 71), tout en se joignant à une troupe de théâtre amateur. Il y joue depuis trois ans lorsqu'il rencontre Pavel Petrov « dans un bar sans nom » (p. 53), en 1961, qui le présente à Ilia Bounine, « un auguste extraordinaire et un maître exceptionnel » (p. 57). Les deux artistes le convainquent de s'inscrire à l'école du cirque, qu'il fréquente entre 1961 et 1964 (p. 82). Au terme de ses études, il intègre le super duo Bounine-Pavel, interprétant « un personnage de filou [...] un filou muet, à la peau blanche » (*ibid.*), devenant rapidement une vedette aux côtés de ses maîtres. Il ne se contente toutefois pas de pratiquer le métier de tire-laine au cirque et se fait prendre un jour la main dans les poches... d'un policier, qui l'arrête le 20 juin 1992. De nouveau incarcéré, après un procès expéditif (p. 137), il quitte la maison d'arrêt, où il subit un véritable martyre (p. 138), avant d'être transféré dans une colonie pénitentiaire près de Rostov : « Voler dans la poche des riches sur les quais, c'est quand même plus noble que de détrousser une mère de famille dans un magasin d'alimentation » (*ibid.*). Il y croise, « son nom épinglé sur la poitrine en haut à droite » (*ibid.*), de véritables brutes, des violeurs, des meurtriers, des monstres (p. 138-139). À sa sortie, un an plus tard, il entre en communication avec Tania, qui lui fournit des renseignements sur son frère, d'où son voyage en Roumanie en juillet 1995, qui met un terme à sa quête.

LES PERSONNAGES

Kolia Vladimirovitch. De son vrai prénom Nicolas, il est né dans un dispensaire du camp de travail des Monts K, où il passera les seize premières années de sa vie au milieu des prisonniers, menant une vie de misère, de violence, de brutalité et de cruauté, dans de terribles conditions, qui conviennent sans doute plus aux bêtes qu'aux humains. Orphelin à peine âgé de six ans, il est pris en charge par un prisonnier suisse, Iossif, qui lui enseigne, entre autres, un code de survie. Il est libéré du camp à l'âge de seize ans, traverse la Sibérie et s'installe à Moscou, où il devient une grande vedette

de cirque, une véritable famille pour lui, non sans avoir traîné « avec lui dans le monde libre l'odeur des chiottes. Cette odeur restée en mémoire et sur soi. Les corps qui revenaient du bain étaient indécrottables » (p. 13). Il amorce alors une véritable quête en se mettant à la recherche de son mentor Iossif, disparu du goulag quelque temps avant lui. Après une foule de difficultés, dont un séjour en prison pour avoir étendu dans la vie réelle le rôle de pickpocket qui lui a valu la gloire au cirque, il finit par obtenir des renseignements qui le mènent sur la tombe de son ami dans une fosse commune en Roumanie.

Pavel Petrov. Colosse de deux mètres (p. 54), élève d'Ilia Alexandrovitch Bounine (*ibid.*), avec qui il forme un duo au cirque, sous les traits d'un clown au costume et maquillage blancs. Il jongle et crache du feu depuis sa première année à l'école des arts du cirque. C'est un artiste polyvalent, qui n'a toutefois jamais pu avaler les couteaux, comme son maître (*ibid.*). Père d'une fille dont il s'est toujours occupé depuis la fuite de son épouse, il a deux vices : les femmes et l'alcool (p. 61). C'est lui qui remarque le talent de Kolia et qui l'invite à s'inscrire à l'école du cirque.

Ilia Alexandrovitch Bounine. Clown « le plus apprécié de Moscou » (p. 85) malgré ses soixante-cinq ans, il est « un auguste extraordinaire et un maître exceptionnel » (p. 57), un acrobate de grand talent, mais bourru et bougon sur scène (p. 59). Fils d'un aristocrate moscovite et d'une mère actrice (*ibid.*), il a créé un personnage comique à la suite d'une peine d'amour, qu'il a vite transformé en auguste capable de faire rire avec une pléiade de tours (p. 60). Excellent pédagogue, il a formé « les plus grands artistes de sa discipline » (*ibid.*). Il est mort le 21 juillet 1991 (p. 132) à son domicile de Rostov-sur-le-Don, à l'âge de 90 ans, après avoir eu droit à l'érection d'une statue à son effigie à Moscou, sa ville natale, le 8 octobre 1990, près de l'ancien cirque. Il a droit aussi à une courte nécrologie (p. 132-133).

Iossif. Protecteur de Kolia au camp des Monts K, il y est arrivé comme prisonnier, sans qu'on sache la raison (p. 26), un peu avant l'âge de vingt ans et y serait demeuré six, sept ou huit ans (p. 28),

avant de disparaître en 1953. Kolia, à qui il a montré la survie, « ne peut se satisfaire de la version officielle et sèche de la disparition qu'on lui avait servie au sujet de ses parents » (p. 22), tout comme de celle de son mentor, entreprendra, à sa sortie du camp, une longue quête pour le retrouver, après avoir hérité de ses papiers, que lui a remis un fonctionnaire (p. 88).

Tania Branch (p. 35). C'est la sœur de Iossif. Elle héberge Kolia à son arrivée à Moscou et finit par le mettre sur les traces de son frère grâce à ses contacts. C'est elle qui lui apprend que le cinéaste allemand Hans Jürgen Schaffer s'est inspiré de son histoire pour tourner un film dans lequel le protagoniste interprète le rôle de Kolia.

Maria Petrov, connue sous le prénom de **Macha**. Elle est la fille de Pavel, l'artiste du cirque. Elle occupe un poste d'institutrice dans une école de Moscou (p. 145).

LA STRUCTURE

L'homme blanc est divisé en quatre parties non titrées, correspondant à quatre grandes étapes de la vie de Kolia. La première se déroule au goulag et nous renseigne sur les seize premières années de la vie de Kolia, prisonnier malgré lui dans un camp où il connaît misères et privations, mais aussi où il apprend à se défendre pour survivre. La deuxième partie s'amorce avec la rencontre de Pavel Petrov, qui modifie le destin de Kolia, en l'acceptant, après qu'il eût appris « l'art du clown » (p. 82), dans la troupe du « duo » Bounine-Pavel. Dans la troisième partie, Kolia, installé à Rostov, dans la datcha de son maître Bounine, fonde son propre duo, né « sous Andropov mais qui se développe pour l'essentiel sous Gorbatchev, avant de se dissoudre en 1987 » (p. 115). C'est là aussi qu'il rédige, avec Bounine, dont la santé est précaire, le livre *Le clown Bounine te parle* (p. 122), publié en 1989, quelque temps avant la mort du célèbre auguste, qui a joué un rôle dans la sortie de prison de Kolia (p. 125) après avoir été arrêté pour vol pour avoir renoué avec ses vieilles habitudes de pickpocket (*ibid.*). Il est de nouveau arrêté, puis tabassé par les gardiens. Dans la dernière partie, Kolia, de nouveau libéré, obtient des renseignements sur le sort de Iossif, qui

repose dans une fosse commune en Roumanie, non sans avoir appris son tragique destin. Il décide d'aller rendre un dernier hommage à celui à qui il doit tout.

Le roman se termine par une rubrique intitulée « Note de l'auteur », dans laquelle la jeune romancière se livre à des révélations pour le moins étonnantes : elle n'a jamais mis les pieds en URSS et a puisé ses informations « dans les documents historiques, les témoignages et les ouvrages de référence », comme, entre autres, *Le Goulag : une histoire* d'Anne Applebaum ou les « documents d'Amnistie internationale sur les conditions de détention en Russie avant le changement du Code de procédure pénale en 2002 » (p. 172). Elle a aussi consulté des documents sur le cirque et sur l'art du pickpocket...

LES THÈMES

La violence. Les critiques ont été unanimes : *L'homme blanc* est un roman dur. La violence y est omniprésente, sans toutefois que la jeune romancière se complaise à la décrire, se contentant le plus souvent de la suggérer, sans sensationnalisme ni voyeurisme. On la perçoit aisément dans le visage enlaidi par la souffrance de Kolia ou encore quand Leblanc associe les prisonniers du goulag aux bêtes, où seuls les forts, dans des conditions vraiment inhumaines, parviennent à s'en sortir. Violence physique de la part des gardiens, au camp ou au centre de détention, violence morale aussi. La faim s'ajoute d'ailleurs aux autres violences dont sont victimes les corps (p. 20), dans un monde où l'homme est un loup pour l'homme. On peut dire que la romancière a préféré le réalisme à l'idéalisme.

La quête. C'est un thème majeur, tout comme la violence, quête de liberté pour Kolia après toutes ces années de réclusion, mais aussi quête de vérité, car le jeune homme est avide de connaissance, de savoir. Il ne se fait pas prier pour apprendre à lire, écrire et compter, comme il doit aux enseignements de Iossif d'avoir survécu au goulag. Il n'est donc pas étonnant qu'il veuille à tout prix retrouver son mentor, qu'il considère comme son vrai père. Chez Kolia, la soif de liberté traduit sans doute

le désir du pickpocket de s'approprier ce qui ne lui appartient pas.

L'amitié. Autre thème important de *L'homme blanc*, car sans l'amitié que voue Iossif à Kolia, ce dernier ne serait rien. Il n'aurait jamais pu échapper à la vie difficile, cruelle même, du goulag. Le roman pourrait sans doute se résumer à cette phrase : le récit d'une amitié entre deux hommes, dont l'un se construit en l'absence de l'autre. Mais cette amitié demeure toutefois inachevée avec la disparition et la mort de Iossif.

LE SENS DU ROMAN

Perrine Leblanc avoue dans « Note de l'auteur », à la fin de son roman, que « [l]a Russie est au centre de [s]es préoccupations intellectuelles et artistiques depuis une quinzaine d'années » (p. 171). Elle a imaginé son histoire lors d'un voyage en Roumanie, alors qu'elle a été victime d'un « pickpocket prestidigitateur devant une église orthodoxe à Bucarest » (*ibid.*), y intégrant aussi les souvenirs d'une émission de télévision où il avait été question du destin d'un jeune voleur de chevaux pour survivre. Elle n'a rien voulu cacher des atrocités du régime de l'ancienne URSS mais se refuse à l'idée d'avoir écrit un roman historique. Il y a toutefois plusieurs allusions à un certain nombre d'événements de l'histoire de la Russie, sur lesquels la romancière passe rapidement, comme la chute de Staline, l'arrivée de Khrouchtchev, la pérestroïka, les règnes d'Andropov et de Gorbatchev... Tout cela pour bien situer le lecteur dans cette fiction inventée mais combien réaliste, donc crédible. *

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval